

Fiction

Gérald Baril, Françoise Belu, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Soundouss El Kettani, Jean-Guy Hudon, Thérèse Lamartine, Laurent Laplante, David Laporte, David Lonergan, Judy Quinn et Catherine Voyer-Léger

Numéro 145, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G., Belu, F., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., El Kettani, S., Hudon, J.-G., Lamartine, T., Laplante, L., Laporte, D., Lonergan, D., Quinn, J. & Voyer-Léger, C. (2017). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (145), 26–49.

Christian Guay-Poliquin

LE POIDS DE LA NEIGE

La Peuplade, Chicoutimi, 2016, 296 p. ; 25,95 \$

FINALISTE AU PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS 2017

Ce roman lancinant exerce son emprise sur le lecteur comme la douleur qui taraude le narrateur et personnage principal. Le fils du mécanicien, dont nous n'apprendrons jamais le nom, est retrouvé dans un état critique après un accident de voiture, à proximité du village où il venait rendre visite à son père. La situation est aggravée par une mystérieuse panne d'électricité qui se prolonge, en plein hiver, au point de transformer profondément la vie des villageois. La nourriture, le bois de chauffage et les médicaments se font de plus en plus rares, il y a de la tension dans l'air.



Après une opération de fortune pratiquée par une vétérinaire, le blessé est confié aux soins de Matthias. Le vieil homme, surpris par la panne, s'est installé dans la véranda d'une maison abandonnée, en attendant de pouvoir retourner chez lui. Il accepte de veiller sur le fils du mécanicien, en échange de vivres et d'une place assurée dans une expédition qui le ramènera en ville.

L'intrigue se noue autour de la relation forcée entre les deux hommes, qui s'épient comme chien et chat. Reclus dans leur demeure du haut de la côte, les deux principaux protagonistes ont des rapports épisodiques avec le reste du village. Quelques autres personnages, le vigile, la belle vétérinaire, le simple d'esprit, apportent à tour de rôle de subtiles inflexions à la trame du récit. Avec la progression de l'hiver, la neige s'accumule et en même temps s'alourdit la dette du convalescent envers Matthias. L'hiver ici n'est pas propice aux amusements ou aux épanchements contemplatifs ; le froid et la neige sont irrémédiablement menaçants. Un jour, Matthias plante dans la neige une longue perche qu'il a soigneusement graduée, une échelle à neige. À la vue de la réalisation de son hôte, le narrateur émet une réflexion peu optimiste : « Nous allons désormais pouvoir mesurer notre désarroi ». Pourtant, l'hiver aura une fin, apportant avec elle le dénouement du récit.

Les lignes dramatiques du roman sont finement dessinées et son auteur, Christian Guay-Poliquin (voir p. 14-15), a un souci du détail concret qui sert bien son écriture. Le suspense

est maintenu de bout en bout avec sobriété et maîtrise. Définitivement un romancier à suivre.

Gérald Baril

Emily St. John Mandel

STATION ELEVEN

Trad. de l'anglais par Gérard de Chergé

Alto, Québec, 2016, 424 p. ; 29,95 \$

Depuis sa parution en 2014, ce quatrième roman d'Emily St. John Mandel fait sensation. Publié dans une vingtaine de pays, il a remporté le prix Arthur-C.-Clarke en 2015 et a été en lice pour des récompenses prestigieuses (National Book Award, PEN/Faulkner Award et Baileys Women's Prize for Fiction). Si *Station Eleven* constitue la première incursion de l'auteure en science-fiction, ce n'est pas la seule fois où Mandel tâte de la littérature de genre puisque *Dernière nuit à Montréal* (2012) et *On ne joue pas avec la mort* (2013) relevaient du roman policier.

Une éclosion de grippe géorgienne contamine 99 % de la population mondiale et provoque très rapidement l'effondrement de la civilisation. Des années d'une rare violence s'en suivent pour les survivants. Vingt ans après, le monde a repris un semblant de cours normal alors que de petites colonies vivent réfugiées dans des campements parfois aussi insolites qu'un MacDonald's ou un Walmart désaffectés. Kirsten, l'une des protagonistes, fait partie de la Symphonie Itinérante, une troupe de musiciens et d'acteurs qui vont de communauté en communauté afin d'y jouer Shakespeare. Parfois, ils tombent sur des groupes dangereux, comme celui, à St. Deborah by the Water, dirigé par un inquiétant Prophète.



Comme roman post-apocalyptique, *Station Eleven* fait partie de ce qui s'est écrit de mieux depuis *La route* de Cormac McCarthy et la trilogie *MaddAddam* de Margaret Atwood. L'écriture est percutante et soignée. Les clichés, très peu présents. Les amateurs de science-fiction seront

séduits par l'intrigue impeccablement conçue et par les allusions à *Star Trek* ou *Doctor Who*. Et comme roman tout court, *Station Eleven* est susceptible de contenter le lecteur le plus exigeant. Mandel juxtapose différentes trames événementielles, de sorte que le récit progresse sur plusieurs fronts, avant et après l'éclatement de la pandémie. Justin Cronin utilisait une technique analogue dans sa trilogie *Le passage*. La séquence

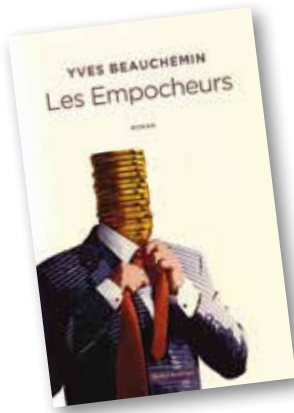
concernant Arthur Leander – acteur mort en pleine représentation du *Roi Lear* à l’Elgin Theatre de Toronto, la veille de l’éclosion – est particulièrement réussie. Au chapitre 6, la « liste non exhaustive » de ce qui a disparu avec la civilisation est chargée d’une pénétrante mélancolie. Bref, un roman grandiose.

Patrick Bergeron

Yves Beauchemin
LES EMPOCHEURS

Québec Amérique, Montréal, 2016, 411 p. ; 29,95 \$

Le nouveau roman d’Yves Beauchemin raconte les aventures et mésaventures de Jérôme Lupien qui, fraîchement reçu bachelier en lettres, à Montréal, décide de se récompenser en s’accordant une année de bon temps. Mais il est très tôt victime de deux arnaques qui lui feront petit à petit délaisser le chemin de la vertu pour les eaux troubles de la magouille politique et financière : un guide de chasse peu scrupuleux lui subtilise d’abord le magnifique panache de l’original qu’il vient d’abattre à Maniwaki, puis un escroc ne lui livre pas l’auto promise, pour laquelle il a versé un acompte de mille dollars.



Au cours d’un séjour de deux semaines à Varadero, à Cuba, Jérôme fait la connaissance d’Eugénie Métivier d’abord, une brave diététiste divorcée dont il devient amoureux et qu’il revoit plus tard à Montréal, et ensuite de deux autres personnages qui joueront un rôle important dans sa vie : Félix Sicotte, un fils à papa consommateur de haschich, et sa mère, Francine Desjarlais, une riche parvenue de Mont-Royal qui procure à Jérôme les services d’une « poule de luxe » pour le remercier d’avoir délivré son fils des mains d’un truand armé. Cette Francine le fait connaître à son mari, Séverin Sicotte, avocat manipulateur, lobbyiste non inscrit et « virtuose de la duplicité », qui l’engage dans une série d’actions crapuleuses où traficotent politiciens, hommes d’affaires, entrepreneurs, conseillers municipaux, investisseurs, sénateurs...

Parmi ceux-là se démarque Normande Juneau, ministre provinciale libérale, ambitieuse, rusée et redoutable : cette dévoreuse d’hommes attire plusieurs fois Jérôme dans son lit. Le jeune bachelier n’écoute ni Eugénie ni son vieil ami de collègue Charlie Plamondon, qui le mettent tous deux en garde contre le « merdier » dans lequel il s’enfonce. Un troisième coup fourré – le mensonge de Francine Desjarlais concernant la fausse mort du truand de Varadero – amène Jérôme à une

vengeance qui, en bout de course, fait « sauter la baraque à Sicotte » et provoque la chute du gouvernement du premier ministre Jean-Philippe Labrèche.

Le résumé qui précède ne fait pas état des mille et une péripéties qui accompagnent l’action principale. Ces épisodes secondaires alimentent certes la curiosité et l’intérêt du lecteur malgré parfois leur gratuité. Plus de 90 personnages, nommés (environ 80) ou anonymes (une dizaine), interviennent dans ce récit qui s’échelonne sur un espace temporel de 14 mois, « au début des années 2000 ». Dès leur apparition, la plupart ont droit à une description physique ou morale ou les deux, selon un schéma itératif. Dans une note liminaire, Yves Beauchemin affirme que « les personnages et événements décrits dans ce roman sont fictifs », ajoutant : « [...] bien qu’ils soient parfois inspirés de la réalité ». Pensons ici à Normande Juneau, derrière laquelle le lecteur est fortement tenté de voir la figure d’une ex-ministre du gouvernement Charest récemment arrêtée par l’UPAC dans une affaire de financement illégal de partis politiques et dont le patronyme est nettement visible sous le nom fictif. Le texte comporte d’ailleurs en excipit une allusion directe à cette « Unité permanente anti-corruption », comme il évoque auparavant la confection de listes de prête-noms, la démarche d’un collecteur de fonds pour différentes factions politiques, ou encore les « amis » de Juneau qui l’invitent pour une croisière aux Bahamas sur le « superbe » yacht d’un « riche entrepreneur de construction »...

La multiplication de tous ces détails entraîne parfois quelques longueurs. Dans l’ensemble, toutefois, *Les empocheurs* est un excellent roman, où s’exerce avec brio la langue d’un auteur dont la précision du discours en général et du vocabulaire en particulier constitue l’un des premiers attraits.

Jean-Guy Hudon

Paul Bossé
LES DÉMONDEURS

Perce-Neige, Moncton, 2016, 80 p. ; 17,95 \$

Dans son cinquième recueil, *Les démondeurs*, Paul Bossé propose une riche réflexion sur l’Acadie d’aujourd’hui en traitant de sujets culturels, sociaux et politiques. *Continuum*, son précédent recueil, revenait sur des étapes importantes de sa vie, de sa naissance à l’âge adulte. Aujourd’hui, il est père et peut-être est-ce lors de sa « marche quotidienne autour du quartier » avec sa fille (de 20 mois dans ce poème) alors qu’il vit sa « quarantaine comme une maladie contagieuse / agréable » que sont nés les textes de ce recueil.

Fidèle à lui-même, il commente ironiquement sa province (« NB comme une note en bas de page »), son quotidien (« l’armada de tondeuses zigouillant son impatience ») ou l’Université de Moncton (« le département de sociologie ferme ses

portes »), revisite son enfance (« ti-gars bien emmitouflé dans sa skidoo suit ») et aborde bien d'autres sujets dont la « Tim Nation » et la prolifération de restaurants franchisés sur la Mountain Road à Moncton. Moncton qui est le lieu évoqué dans la plupart des poèmes.

Qui sont ces « démondeurs » qu'il foudroie de ses vers ? Le mot évoque à la fois les « démons » destructeurs et l'émondage, cette action qui en soi peut être utile. Mais ici, l'émondage est destruction : le poète constate que la société court à sa perte si les humains ne changent pas leur façon d'utiliser les ressources de la planète et qu'il faut cesser « d'éradiquer des bouttes de jungle », de « répandre notre mardo sur toutes les plateformes » et de « planter des mines antipersonnel autour de notre basse-cour ».

Et la liste s'allonge de poème en poème, en particulier dans la série des six textes consacrés à ce qu'il appelle « les monstres ».

Pourtant, l'espoir persiste, si fragile soit-il. Il faut combattre cette « mentalité de menhir pas capable de saisir / que sans arbres c'en est fini pour nous ». Peut-être ses critiques sont-elles alimentées par la crainte de laisser à ses deux filles un monde qui ne serait que le « paradis artificiel des mammifères costumés ». De temps en temps, une touche d'un humour noir et grinçant apporte une respiration qui pour être caustique est aussi salutaire. Ainsi, il retient de Pâques « une infinité de lapins pris au collet / entre deux morceaux de styromousse » ou encore cette « étoile qui se désintègre pour nous », rappel sombre de la chanson d'Angèle Arsenault, « Y'a une étoile pour vous ».

Paul Bossé utilise ici le chiac avec parcimonie, lui préférant le registre de la langue familière. En soi, ce choix élargit la portée des textes et accroît la pertinence du chiac quand il l'utilise. S'il fait de l'autodérision quand il raconte la façon dont une « dame distinguée » de Caraquet « tssske » chaque mot anglais qu'il emploie, il constate que le « sud-est [du NB] lutte avec les mots les genres les temps verbaux [...] continuellement spookés par l'assimilation ».

David Lonergan

Marie-Christine Arbour

TRANS

Triptyque, Montréal, 2016, 241 p. ; 25 \$

Trans est le cinquième livre de Marie-Christine Arbour publié aux éditions Triptyque. Le titre pourrait laisser penser que le thème principal du roman est l'histoire d'une personne

qui change de sexe. Aussi, l'auteure a-t-elle eu raison de préciser qu'elle a choisi cette préposition latine, qui signifie « à travers », pour raconter la traversée des apparences, au fil du temps et au cours de nombreux voyages, de son personnage prénommé Christine.

Christine est le double littéraire de Marie-Christine Arbour. Elle est née comme l'écrivaine à Montréal en 1966, et le lecteur la suivra de 1970 à 1985, donc de l'âge de quatre ans jusqu'au moment où elle devient adulte. Le livre tient à la fois de l'autofiction et du roman d'apprentissage. Mais les aventures sont si nombreuses et variées que les vingt chapitres pourraient se lire presque comme des nouvelles.

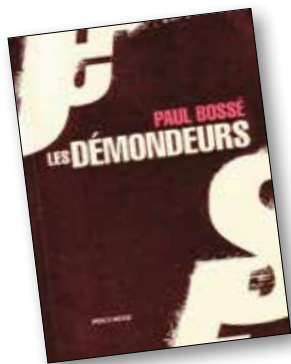
Les cadeaux, que la petite fille reçoit au premier Noël dont elle se souvient, ont une valeur symbolique : la mère lui offre une brosse à cheveux et le père une boussole. Les parents sont toujours présentés avec l'article défini comme les personnages d'une pièce de théâtre. La mère, qui se préoccupe de la beauté de sa fille, admire ses cheveux blonds et est désolée lorsque celle-ci les coupe et les fait teindre en noir. Le père compte sur la boussole pour que l'enfant retrouve son chemin. En Algérie, alors que Christine n'a que quatre ans, ils la laissent dans le stationnement d'un hôtel, après lui avoir expliqué qu'ils veulent faire l'amour. Tandis qu'elle attend sans oser bouger,

un homme s'approche d'elle et l'amène dans une hutte où une femme se dévoile devant elle et se met à pleurer. Alors qu'elle a onze ans, le père, professeur, s'éprend d'une de ses élèves et les parents divorcent. « Histoire classique », commente la mère. Christine part alors à Quito avec le père et sa nouvelle épouse Béatrice. Laissée une fois de plus à elle-même, elle rencontrera un jeune prostitué aux lèvres maquillées, qu'elle embrassera. La fascination de l'héroïne pour ces personnes

hors norme continue par la suite à se manifester. Perdue sans argent dans Paris, la fille de douze ans est ramenée au Ritz par Marthe, un travesti, qui se transforme sous ses yeux en Jules, en enlevant sa perruque et ses faux seins. À quinze ans, à San Francisco, elle tombe amoureuse de Lesbia, un prostitué transgenre, dont le vrai nom est Thomas, et achète ses faveurs. Et cela se poursuit...

Ce sont évidemment ses propres souvenirs que Marie-Christine Arbour intègre dans ce livre où elle s'analyse avec finesse et ironie pour le plus grand plaisir du lecteur.

Françoise Belu



Deux livres, un auteur : Josip Novakovich

INFIDÉLITÉS

HISTOIRES DE GUERRE ET DE LUXURE

Trad. de l'américain par Hervé Juste

Boréal, Montréal, 2015, 265 p. ; 27,95 \$



Une dizaine d'histoires, onze très précisément, sont rassemblées dans *Infidélités*, comme autant de petits bijoux narratifs. Josip Novakovich maîtrise à merveille l'art de la nouvelle et grâce à lui, le lecteur s'introduit, sans préambule et tout de go, au cœur d'un fait historique ou d'une tragi-comédie.

Ayant pour toile de fond la fascinante géopolitique des Balkans, le recueil décline onze trahisons que l'humain peut commettre contre lui-même,

contre les autres ou même contre son peuple. La plus poignante de ces nouvelles est sûrement « Le timbre », dont le protagoniste est un des anarchistes qui ont assassiné l'archiduc François-Ferdinand, à Sarajevo, ce terrible 28 juin 1914, marquant ainsi le début de la Première Guerre mondiale. « J'avais soif de vengeance, je rêve maintenant de pardon », avouera Nedeljko Cabrinovic, qui mourra en prison, à vingt ans, en 1916, et qui aurait été pardonné par les enfants du couple royal immolé en Bosnie, pour une juste cause ont longtemps pensé les nationalistes yougoslaves de l'époque.

« Le pont sous le Danube » nous plonge dans le conflit ex-yougoslave des années 1990 et cherche une solution pacifique à l'intolérance que se partagent les habitants serbes, hongrois et croates de Novi Sad, près de Belgrade. La destruction par l'OTAN du pont de Varadin, qui a scindé la ville en deux et paralysé le trafic fluvial sur le Danube, n'a fait qu'exacerber les rancœurs des catholiques, musulmans et orthodoxes, toutes nationalités confondues, envers la petite communauté de l'Église baptiste. « Comment pouvez-vous fréquenter l'Église de Clinton ? C'est comme ça que les gens du coin appelaient désormais l'Église baptiste. [...] Clinton, Gore, Albright, ils sont tous baptistes. »

« Spleen », par ailleurs, voit des expatriés bosniaques revivre leurs pires cauchemars, sept ans après la guerre, et s'empêtrer dans leur nouvelle réalité ; la haine est forte. « Tout le monde sait qu'amour et désir ne sont pas synonymes, mais là, je découvrais que haine et désir ne sont pas non plus antonymes. »

En douceur, en sourire ou avec violence se déclinent ces petites trahisons, parfois envers des idéaux humanistes, parfois tout simplement parce qu'un enfant est humilié par les remarques de ses professeurs et des autres élèves et décide de partir faire la guerre, comme dans « Poudreuse ». « Il allait tout de suite se faire soldat [...] faisant tout sauter sur son passage. Il venait de trouver le meilleur boulot au monde pour un garçon. »

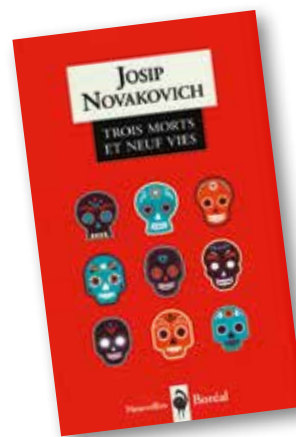
Josip Novakovich ne vivait pas en ex-Yougoslavie lors des guerres des années 1990, ni lors de l'éclatement des frontières qui s'en est suivi, car il a émigré à vingt ans, en 1976, d'abord aux États-Unis et ensuite à Montréal. Ses talents de narrateur lui ont cependant permis de raconter avec finesse les sentiments complexes de personnages et de nations en pleine déroute.

TROIS MORTS ET NEUF VIES

Trad. de l'anglais par Hervé Juste

Boréal, Montréal, 2016, 232 p. ; 21,95 \$

Réalité ou fiction, sans doute un peu des deux. *Trois morts et neuf vies* baigne dans cet univers un peu flou où nul ne peut départager ce qui est vrai de ce qui est inventé, ce qui n'est guère important d'ailleurs et demeure la prérogative de



l'écrivain. Dans son recueil de quatre courts récits parus entre 1988 et 2008, le Néo-Canadien Josip Novakovich raconte avec tendresse les décès successifs de sa jeune sœur, de son père, puis de sa mère, tous résidant à Daruvar, une petite ville croate aux confins de la Hongrie et de la Serbie. En conclusion, l'auteur change de ton et retrace les mésaventures de Byeli, un matou blanc *made in USA*.

Qui connaît déjà le professeur de création littéraire à

l'Université Concordia retrouvera avec joie – et sans étonnement aucun – son humour noir, son sens de l'autodérision et sa délicatesse aussi. Les trois premiers récits dépeignent avec force détails la Yougoslavie de Tito des années 1950. À travers ses souvenirs personnels, Novakovich brosse le portrait d'un monde à jamais disparu. La triste mort de la petite Lierka aurait-elle pu être évitée ? « La santé est un jeu de hasard, comme les cartes. À ce stade, nous pouvons seulement espérer que la chance nous sourira », disent, fatalistes, médecin et infirmières.

Est-ce aussi le destin qui frappe dans « Pomme », la deuxième nouvelle, ou est-ce un autre aperçu de cette résignation toute balkanique ? Parce que le médecin, introuvable, était allé boire un verre Au joyeux cellier, alors qu'il aurait dû être à l'hôpital, le père meurt, trop jeune, laissant sa famille orpheline. « Il aurait pu vivre plus longtemps. Avoir un gros cœur n'est pas si terrible que ça. » Quelques années plus tard disparaît à son tour Ruth, la mère de l'écrivain ; celui-ci doit rentrer précipitamment au pays. « Dans son cercueil, elle avait l'air d'une grand-mère comme les autres, avec son châle autour de la tête, ses joues creuses, son nez proéminent, fin, crochu, et ses grandes mains noueuses. »

« La biographie complète et définitive de Byeli, matou du Nebraska » – ou les expéditions amoureuses d'un chat à neuf vies – nous amène par contre au cœur de l'Amérique profonde, dans une « vieille maison de ferme », dont « le parquet grinçant de l'étage ployait sous le poids de livres jaunissants et de décennies de numéros de *Scientific American* et *National Geographic* ». Cette dernière histoire de morts et de résurrections est la plus jouissive, avec ses désopilantes, mais touchantes descriptions. Pour notre plus grand plaisir, cette quatrième nouvelle toute en subtilités illustre avec brio le talent du professeur et conteur.

Après avoir reçu le Whiting Writers' Award, une bourse de la Fondation John-Simon-Guggenheim et le prix Ingram Merrill, Josip Novakovich a été finaliste en 2013 au Man Booker International.

Michèle Bernard

Rose Tremain L'AMANT AMÉRICAIN

Trad. de l'anglais par Anouk Neuhoff
Lattès, Paris, 2016, 189 p. ; 24,95 \$

Du recueil original paru en anglais en 2014, Lattès a conservé cinq des treize nouvelles de Rose Tremain pour l'édition française. Traduites par Anouk Neuhoff, les nouvelles retenues s'intéressent particulièrement à la littérature et aux traces qu'elle laisse dans notre imaginaire. Ainsi, le titre du livre est aussi le titre du seul grand succès littéraire de Beth, malheureuse protagoniste de la première nouvelle. Les histoires subséquentes feront la part belle à des figures comme Tolstoï, Daphné du Maurier ou Roméo et Juliette. Les références et les intertextualités sont nombreuses chez Rose Tremain, mais la lecture n'en sera pas moins réjouissante pour ceux qui ne reconnaîtront pas toutes les filiations.

L'amant américain est en effet une lecture réjouissante. L'habileté de l'écrivaine à valser avec les clichés tout en nous surprenant avec des rebondissements inattendus en fait une lecture joyeuse. Son talent de conteuse fait sourire même quand



les histoires frôlent le tragique.

Nous retiendrons tout particulièrement la nouvelle « Le farceur d'Astapovo », où l'auteure s'applique à donner une voix aux témoins des derniers jours de Léon Tolstoï. À Astapovo, le chef de gare prie pour qu'il se passe quelque chose dans une vie qui lui paraît particulièrement terne. C'est en octobre, quand « l'hiver commença à se resserrer autour d'Astapovo, comme il le faisait

à cette époque chaque année », que son vœu sera exaucé à la suite de l'arrivée du mythique écrivain venu mourir au village.

Autre beau moment du recueil, la nouvelle « La gouvernante », qui donne la parole à celle qui aurait inspiré la Mrs. Danvers du *Rebecca* de Daphné du Maurier. S'appuyant sur la bisexualité avérée de la romancière britannique, Rose Tremain tisse une histoire sensuelle qui met en scène les chocs de classes et de valeurs. Comme dans sa nouvelle russe, elle adopte un style qui rappelle par petites touches habiles l'univers littéraire qui l'inspire.

D'autres trouvailles fleurissent dans *L'amant américain*, comme l'idée de mettre le drame des sans-papiers au cœur d'une relecture shakespearienne ou celle de broder autour de la mémoire de la Deuxième Guerre mondiale à travers des personnages figés par la peur d'un passé inexplicable. En plus du style agréable de l'auteure, ce sont ces petites trouvailles qui font de ce recueil un livre heureux.

Catherine Voyer-Léger

David Turgeon LE CONTINENT DE PLASTIQUE

Le Quartanier, Montréal, 2016, 307 p. ; 25,95 \$

FINALISTE AU PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS 2017

On le dit auteur majeur de l'avant-garde de la BD québécoise ; il s'adonne à la musique électronique comme compositeur et interprète ; et encore, de 2006 à 2012 David Turgeon a publié trois essais puis, en 2012, paraît son premier roman, amorce d'une trilogie consacrée au livre et au milieu littéraire, trilogie qu'achève *Le continent de plastique*, son plus récent roman.

Le narrateur sans nom – appelons-le JE –, brillant docteur en littérature des plus remarquables à la faculté et louangé pour sa thèse sur Raymond Loquès (personnage d'écrivain du roman précédent, *La revanche de l'écrivain fantôme*), consent

à un emploi temporaire, en attendant de donner sa pleine mesure. Une entrevue et le voilà embauché comme assistant, correcteur et secrétaire d'un écrivain réputé, de ceux que l'on lit dans les écoles, étudie dans les universités et que l'on invite dans les colloques et les médias. Poste d'observation qui permet à JE d'assister, voire de participer à toutes les étapes, de la naissance à la publication et au lancement des œuvres du maître, et de côtoyer ses relations. Avec détachement, il dit sans dire, banalisant le travail du maître, insinuant la mesquinerie



de l'éditeur, montre l'aspect mondain des lancements et vernissages, ou bien il lance, ici et là sans trop s'attarder, ses fléchettes empoisonnées, visant par exemple « ces larbins qui se donnent le nom de journaliste », ces « plumitifs en mal de désenchantement » ou « ce hobby pour privilégiés » qu'est l'écriture...

Des histoires d'amour traversent le roman, mais le véritable sujet en est le milieu littéraire. Le brillant avenir auquel était promis JE pâlit, alors qu'il porte un regard acerbe sur les acteurs, petits et grands, qui font la littérature, qui en parlent ou qui en vivent. Les bribes narratives jointes aux considérations sur le monde littéraire composent le roman comme les fragments qui s'agglutinent pour former le continent de plastique. Bien plus, à la lumière de la prise de conscience de JE lors d'une discussion avec son ami Paul – « l'accumulation des livres, des manuscrits, de l'écrit en général [...] formant [...] des vortex si denses qu'ils décim[ent] sous eux toute forme de vie » –, nous pourrions avancer que le titre évoque métaphoriquement une masse d'écrits polluante.

Un style précieux contribue à la tonalité ironique. Inventions lexicales, « obliqua *stochastiquement* », « *ascendîmes* au dernier étage » ; mots rares, « un *chouïa* plus âgée que moi », « afin qu'elle renouvelle *fissa* sa garde-robe » ; emploi excessif du subjonctif imparfait et tournures syntaxiques d'une autre époque, « un ami sien », « m'intima de n'y aucunement répondre ». Un style maniéré, rare, qui dans le contexte concourt efficacement à la caricature.

Le continent de plastique, un bouillon de considérations propice à la réflexion sur ce qu'est ou n'est pas la littérature et sur les différents métiers qui s'y rapportent. Quoi que pense

le narrateur du bien-fondé des prix littéraires, soulignons que le roman a été retenu parmi les cinq œuvres finalistes au Prix littéraire des collégiens.

Pierrette Boivin

Thierry Horguelin

NOUVELLES DE L'AUTRE VIE

L'Oie de Cravan, Montréal, 2016, 115 p. ; 16 \$

Qui est Thierry Horguelin ? C'est à cette question un peu inusitée qu'est appelé à répondre le lecteur de *Nouvelles de l'autre vie*. Il y aurait, nous affirme l'auteur dans sa « préface », non pas un mais deux écrivains du même nom, et leurs textes seraient réunis ici, sous la jaquette de ce livre. Qui, au fait, a usurpé le nom de l'autre, le vrai ou cet *alter ego*, qui est ni plus ni moins que le vrai, mais en meilleur ?

Nous voilà déjà entrés dans l'univers de cet auteur belge – originaire de Montréal – amateur de labyrinthes, de miroirs, d'enquêtes. Pour qui a lu *La nuit sans fin*, son précédent recueil de nouvelles paru à L'Oie de Cravan, *Nouvelles de l'autre vie* coule de la même source, mais invente des mondes pour certains plus modernes, quand il ne verse pas dans la science-fiction.

Dans la droite lignée de Poe avec qui l'auteur a en commun une écriture sobre, voire pudique, une fascination pour le surnaturel et la mort, Horguelin construit ses textes à la manière de toiles d'araignée. Le ton, souvent familier, est d'abord invitant. Comme les décors un peu gothiques, ainsi que les intrigues. On croit connaître ces histoires de réalité fictive, de meurtre, de rêve éveillé. Où a-t-on déjà lu, n'est-ce pas, cette nouvelle dans laquelle un personnage du futur se désintègre dans un monde virtuel ? Ou bien celle où cette femme est poursuivie par un homme horrible vu en rêve ? Mais bientôt, peu à peu, la toile se referme.

Horguelin ne réinvente sans doute pas la roue, mais il y a dans ses textes une telle attention aux détails et un si authentique sens du récit qu'on est emporté.

Judy Quinn



Linda Amyot

LA VISITEUSE

Leméac, Montréal, 2016, 120 p. ; 17,95 \$

En 1898, Tom Nulty est pendu haut et court devant tout Joliette réuni, après avoir été reconnu coupable d'avoir assassiné à Rawdon quatre membres de sa propre famille. S'inspirant de cet horrible fait divers qu'elle transforme en un court thriller, Linda Amyot imagine le quotidien de villageois pris dans une



tourmente qui les dépasse. *La visiteuse* relate de l'intérieur ce fratricide qui a eu lieu dans une petite communauté du Québec à la fin du XIX^e siècle et qui a bousculé la vie de familles jusque-là sans histoires.

Un drame affreux qu'une certaine Léonie Laforest découvrira en 1932, quelque 40 ans plus tard. Établie à Montréal où elle travaille auprès d'une riche famille bourgeoise, la jeune infirmière – la visiteuse – répondra à l'appel de sa mère mourante et retournera chez les siens au village.

Non seulement lèvera-t-elle le voile sur les événements entourant les meurtres, mais elle apprendra aussi pourquoi ses parents avaient refusé d'accorder sa main à son prétendant, son amour de jeunesse.

La romancière utilise une habile mise en scène pour naviguer entre le passé et le présent, le passé étant consigné dans les journaux intimes que la moribonde avait tenus au tournant du XX^e siècle puis cachés soigneusement. « Mais il y a des choses que je devrais t'expliquer aussi... Je n'en ai pas la force. Lis ces cahiers. [...] Ne tarde pas. » Il est vrai qu'à l'époque, madame Laforest – qui était encore mademoiselle Élisabeth Leblanc – écrivait des lettres d'amour pour les illettrés du village, afin qu'ils puissent établir une correspondance amoureuse avec leurs fiancées souvent exilées aux États-Unis, dans les usines du Massachusetts. Le futur assassin Tom Nulty, un proche de la famille Leblanc, était lui-même un fidèle client d'Élisabeth.

Au cœur du crime, des parents, des amis qui longtemps ont tu leurs secrets. Les cahiers racontent la vie au village, les petits faits du quotidien, les rencontres et les amourettes, jusqu'au drame de 1897. Ils détaillent le procès menant à la pendaison de Nulty, puis arrêtent. « Non ! Doux Jésus, par pitié ! Le jury a déclaré Thomas coupable de meurtre prémédité ! »

Les écrits reprennent en 1908, dix ans plus tard, lorsque Élisabeth, devenue madame Laforest, revoit par hasard la famille de Tom, ses parents, ses sœurs survivantes. Ils sont

encore anéantis par la douleur, mais cherchent à comprendre. « What about those goddamned letters ? » lui demandent-ils. La culpabilité, la maladie, la folie traversent les cahiers d'Élisabeth et atteignent la jeune Léonie en plein cœur. Devenue malgré elle la confidente de sa mère à l'agonie, elle est dépositaire de lourds secrets que celle-ci a voulu transmettre avant de mourir.

Linda Amyot connaît bien la douceur, mais aussi la lâcheté des hommes, et elle décrit avec finesse et intelligence autant les détails d'une vie à la campagne au tout début du XX^e siècle que les émotions et les relations familiales de cette époque révolue.

Michèle Bernard

Jean Bello

EXIL EN LA DEMEURE

Sémaphore, Montréal, 2016, 181 p. ; 20,95 \$

Jean Bello nous propose avec *Exil en la demeure* un premier roman sous forme de récit du retour. Mattia, un Québécois d'origine italienne, revient dans le petit village où il a passé son enfance et où sa famille a ses racines. Le récit traite du retour d'exil, mais devient aussi



le portrait d'un lieu qui semble figé dans le temps. Entre les démarches que le personnage entreprend pour régler une succession, les souvenirs qui l'habitent sous divers prétextes et les tiraillements humains qui caractérisent la vie villageoise, l'auteur tente de nommer le trouble qui saisit parfois ceux qui cheminent dans des mondes très différents.

La trame aurait sans doute mérité d'être resserrée, mais

Jean Bello est un bon portraitiste et on adopte avec enthousiasme certains des personnages qu'il dessine à grands coups d'anecdotes. Les portraits les plus colorés, ceux des aînés et des ancêtres tels le grand-père John ou la tante Filumè, font sourire et attendrissent. Le style de l'auteur évoque l'Italie tout en contournant certains clichés. Malheureusement, les personnages sont nombreux et le lecteur s'y perd un peu avant de découvrir – trop tardivement dans mon cas – l'arbre généalogique qui se cache en toute fin de volume.

On regrettera aussi la façon dont Bello appuie parfois sur les explications. Bien que plusieurs des idées évoquées dans l'ouvrage puissent intéresser tout lecteur curieux, celui-ci pourrait avoir le sentiment que l'auteur défend une thèse quand la narration devient trop didactique. Cette tendance est parfaitement illustrée vers la fin du livre quand deux amis discutent

les théories littéraires de Dino Buzzati. À ce propos, soulignons que plusieurs coquilles demeurent : le nom de Buzzati est écrit de deux façons différentes dans le même paragraphe, mais jamais la bonne.

Dans le même ordre d'idées, Jean Bello a parfois tendance à expliquer les métaphores qu'il convoque : « Il faut en convenir, on ne coupe pas ses racines sans basculer dans le vide. Sans elles, l'arbre tombe ». Ces insistances alourdissent la lecture et auraient pu assez facilement être évitées à l'étape du travail éditorial. Le voyage dans une contrée italienne peuplée de fantômes attachants n'en aurait été que plus agréable.

Catherine Voyer-Léger

Pierre Gariépy

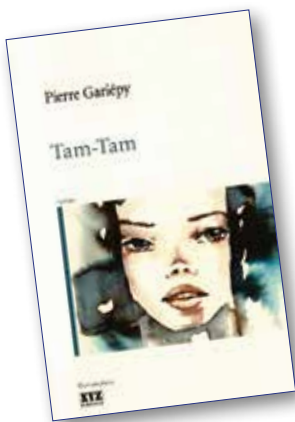
TAM-TAM

XYZ, Montréal, 2016, 97 p. ; 19,95 \$

La vie n'a rien de bien rose quand on est « *Fib-Kiss* » comme Valérie, une adolescente prise dans un corps de fillette en raison d'une maladie dégénérative, la fibrose kystique. C'est elle, le personnage principal du quatrième roman de Pierre Gariépy, dont le titre fait référence à la rituelle session de

tapotage abdominal à laquelle elle se livre, quotidiennement, pour déloger le mucus de ses bronches obstruées. **Tam-Tam** désigne aussi les mouvements d'écriture calqués sur la parole spontanée de la narratrice, un tambour langagier inventif, un style allitératif près de l'incantation magique : « Mon père me tape. Matin et soir. Je l'adore, mon père. Il me tam-tam, il m'aime tant tant, papa. 'Je t'aime t'aime', qu'il me rit toujours, alors qu'il me percussionne ».

Un jour cependant, les séances de tam-tam ne suffisent plus. Valérie doit subir une opération cruciale pour remplacer ses poumons et son cœur. Lors des cinq chapitres suivant la triple transplantation, l'incertitude plane sur la réussite de l'intervention. Gariépy nous promène dans une enfilade de courts épisodes campés entre le rêve et la réalité, le monde de la vie et celui de la mort, quitte à recourir à la prosopopée et à envoyer la jeune « *Fib-Kiss* » en question passer un séjour au paradis, en compagnie de nul autre que le marquis de Sade. De là-haut, elle observe son père se remettre difficilement de sa mort et flirter avec sa psychologue haïtienne, Sabine Candide. Puis elle décide de retourner sur terre dans le but de saboter



leur idylle, avant de mourir à nouveau et de retrouver au ciel son sadien Donatien...

Dire que l'auteur n'a pas froid aux yeux tient de l'euphémisme. Il exploite au maximum les possibilités de la fiction en déboulonnant les conventions les plus élémentaires de la vraisemblance. Il danse également sur la mince ligne qui distingue l'éclatement de la dispersion, passant son pied d'un côté comme de l'autre avec pour conséquence principale ce « *Crime glacé* », second chapitre plutôt marginal en comparaison du reste. Non que la digression – dont l'intrigue, dotée d'une chute habilement amenée, porte sur la disparition d'un certain Pierre Gariépy –, ne soit pas intéressante. Mais entre les chambres d'hôpital, le purgatoire et l'histoire d'amour, quand **Tam-Tam** prend en plus, pendant le tiers de ses 97 pages, le détour de l'enquête policière, il semble simplement s'être égaré.

David Laporte

David Lagercrantz

INDÉCENCE MANIFESTE

Trad. du suédois par Rémi Cassaigne

Actes Sud, Arles, 2016, 375 p. ; 39,95 \$

Ce n'est qu'en 2014, soixante ans après sa mort, que le cryptologue britannique Alan Turing sort de l'anonymat, grâce au film de Morten Tyldum *Le jeu de l'imitation* (*Imitation Game*), avec Benedict Cumberbatch dans le rôle principal, film qui sera couvert d'éloges dans de multiples festivals. Quelques années plus tôt, en 2009, le Suédois David Lagercrantz avait déjà publié une biographie de ce héros de la Seconde Guerre mondiale, parue il y a peu en français sous le titre d'**Indécence manifeste**.

Autant le romancier Lagercrantz que l'informaticien Turing ont un côté sulfureux qui ajoute un peu de piquant dans cette histoire. Si le Suédois a été conspué par plusieurs lors de la sortie de son dernier livre, **Millénium 4, Ce qui ne me tue pas**, et accusé de n'être qu'un vil profiteuse de la mort de l'écrivain-créateur Stieg Larsson, le mathématicien génial Alan Turing, quant à lui, a été accusé d'homosexualité et emprisonné, avant d'être chimiquement castré, selon la loi britannique de l'époque.

Le suicide en 1954 de celui qui est considéré comme le précurseur de l'intelligence artificielle n'a jamais été prouvé, mais tout porte à croire qu'humilié d'avoir été banni de la société, il aurait mis fin à ses jours. « Une vieille fille, voilà ce



qu'ils veulent faire de moi. [...] Je n'aurais pas dû m'étonner quand ils ont commencé à chasser mon beau Norvégien », écrit-il dans une lettre.

Turing a été réhabilité en 2013, lorsque la reine Élisabeth II l'a gracié en signant un acte royal de clémence, sous la pression de plusieurs scientifiques, dont Stephen Hawking.

Le polar historique de Lagercrantz commence avec la mort de Turing, retrouvé étendu sur son lit, une pomme empoisonnée au cyanure à ses côtés, sans aucun message d'adieu. Le jeune inspecteur Leonard Corell, un des rares personnages fictifs du thriller, mène l'enquête. Il découvre le rôle qu'a joué Turing durant la guerre, en inventant et en fabriquant une machine capable de casser les codes de cryptage nazis, accélérant ainsi la victoire des Alliés. Tout en tentant de reconstituer le parcours du mathématicien, Corell revient sur sa propre vie, ses erreurs, ses douleurs, ses projets d'avenir. Il conclut, en épilogue : « J'aurais tellement aimé que ce fichu logo [d'Apple] ait été la pomme d'Alan [Turing]. Mais voilà, il paraît que ce n'est pas le cas ».

Amateurs de meurtres et d'actions fortes s'abstenir, car Lagercrantz amène plutôt ses lecteurs à réfléchir sur cette période trouble de l'après-guerre, où se croisent mathématiciens et philosophes, qui analysent autant le *paradoxe du menteur* (paradoxe d'Épiménide) que le communisme ou l'évolution des mœurs. Bien documentée, quoique lente à démarrer, l'histoire rend hommage à un des pères de l'informatique, un héros des temps modernes.

Michèle Bernard

Éric Mathieu

LES SUICIDÉS D'EAU-CLAIRE

La Mèche, Montréal, 2016, 520 p. ; 29,95 \$

Linguiste à l'Université d'Ottawa, Éric Mathieu a publié en anglais de nombreux ouvrages et des articles dans des revues spécialisées. Ses travaux portent sur la linguistique française et l'ojibwé, une langue algonquienne. Avec *Les suicidés d'Eau-Claire*, le syntacticien signe un premier roman.

L'action se passe en Lorraine dans une petite ville industrielle en déclin, Eau-Claire. Dès le prologue, le lecteur prend connaissance de lettres expédiées à un notaire, l'informant du suicide des trois membres d'une même famille, les Corbin ; la clé, l'adresse de la maison où retrouver les cadavres et un testament font partie de l'envoi. Jusqu'à l'épilogue consacré aux conclusions des enquêtes policières, le narrateur externe prend le lecteur à témoin du quotidien des membres de la famille Corbin au cours des mois qui ont précédé l'issue fatale. Le narrateur suit en alternance Jean-Renaud Corbin, sa femme Camille et leur adolescente, Sybille, née aux États-Unis. Ce serait pour elle que les parents auraient choisi de revenir

dans leur pays d'origine, afin qu'elle s'imprègne de la culture française.

Jean-Renaud Corbin était parti aux États-Unis avec sa jeune épouse, mû par l'ambition de s'élever au-dessus de la condition de sa famille et de son métier de maçon. Un long séjour à l'étranger les aura amenés de l'État de New York à Ottawa jusqu'en Australie, où Jean-Renaud aurait soi-disant occupé des postes importants permettant à sa famille de vivre dans le luxe. De retour dans la ville d'Eau-Claire qu'il déteste, insomniaque et paranoïaque, se disant surqualifié, il va de rendez-vous en rendez-vous, à la recherche d'un emploi à sa mesure. En vain. Criblée de dettes, la petite famille refer-



mée sur elle-même continue néanmoins de consommer des produits de luxe. L'épouse, Camille, semble vivre sur une autre planète avec ses magazines, son alcool et ses amants. Parents surprotecteurs en apparence, ils sont pourtant sourds et aveugles à la violence et au harcèlement que subit à l'école leur fille Sybille. Trop bonne élève, réservée, l'adolescente est victime de trahison et de cruauté de la part de ses camarades. Le rejet, la peur et

la solitude la minent chaque jour jusqu'à ce qu'une bande de punks l'enjôlent et l'initient à leurs pratiques destructrices.

Un roman poignant que *Les suicidés d'Eau-Claire*, roman qui dépayse, qui séduit par la justesse du regard porté sur la société et les caractères des personnages. L'écriture précise et sensible d'Éric Mathieu est à la mesure du propos.

Pierrette Boivin

Diane Vincent

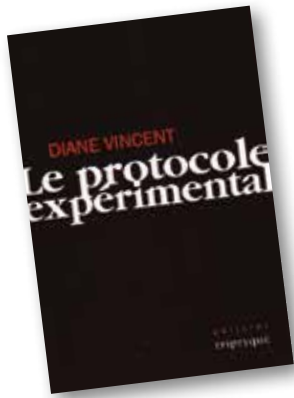
LE PROTOCOLE EXPÉRIMENTAL

Triptyque, Montréal, 2016, 186 p. ; 22,95 \$

Même s'il souffre de quelques invraisemblances, ce roman de Diane Vincent plaira par l'originalité de sa démarche et par sa conclusion ouvrant sur l'éthique.

C'est de son lit d'hôpital que l'inspecteur Vincent Bastianello, du SPVM, mène (ou fait mener) son enquête. Le policier a été gravement brûlé alors qu'il tirait un truand d'un incendie et il subit dans l'impatience une série d'interventions chirurgicales destinées à reconstituer ses tissus et à lui redonner l'usage de ses jambes. L'importance des ressources mises en branle pour cette réhabilitation et quelques réflexes plus mesquins conduisent le policier à la perplexité : d'où proviennent les fonds plantu-

reux dont jouit la clinique qui lui restitue la vie ? Son soupçon englobe le chirurgien céléberrissime qui dirige l'offensive médicale : « Il est pas net, je te dis. Je sais pas ce qu'il trafique, mais je suis certain qu'il a un gros poids sur la conscience ». De fait, la paranoïa de Bastianello se révèle bonne conseillère et le docteur Graham lui-même avalise les intuitions du policier. À celui-ci de passer ou non à la dénonciation.



Il incombe à l'auteure de justifier une ambivalence inattendue chez un policier ; après tout, livrer un coupable à la justice, n'est-ce pas le geste auquel tout le prépare ? En l'occurrence, l'enquêteur a

quelques raisons d'hésiter. S'il révèle ce qu'il sait, il mettra un criminel hors d'état de nuire, mais gâchera la vie d'un jeune innocent ; si, au contraire, il garde pour lui la révélation qu'on lui a livrée, aucun innocent ne sera sacrifié, mais un malfaiteur continuera ses méfaits.

Le lecteur aura, lui aussi, des raisons de contester les choix de l'auteure. Si, par exemple, celle-ci avait fait appel à un journaliste d'enquête plutôt qu'à un policier, peut-être l'ambivalence s'expliquerait-elle mieux ; le journaliste aurait pu arguer de devoirs différents. Un policier ?

On aura aussi le droit de s'interroger sur le talent littéraire subit du policier. Tenu loin du livre sa carrière durant, à peine Bastianello est-il cloué à son lit de douleur qu'il rédige et disserte avec fougue : « Ainsi, écrit-il, ayant grandi dans l'oxymore d'une omerta cacophonique qui terrorise par des sourires glaciaux, j'ai été un enfant pile ou face ». Étonnant.

Laurent Laplante

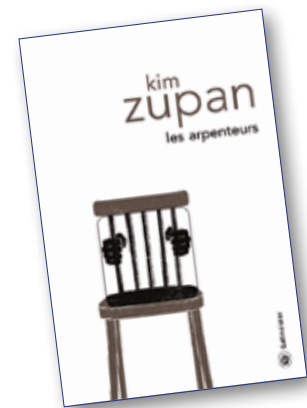
Kim Zupan
LES ARPENTEURS

Trad. de l'américain par Laura Derajinski
Gallmeister, Paris, 2016, 299 p. ; 15,95 \$

Si Michel Tournier avait la quarantaine bien sonnée quand il publia son premier roman, *Vendredi ou Les limbes du Pacifique*, en 1967, il fait figure de jeunot à côté de Kim Zupan, âgé de 61 ans lorsqu'est paru *The Ploughmen* en 2014. Avant

de s'essayer à la littérature, Zupan a tâté de plusieurs métiers : il a été professionnel de rodéo, pêcheur de saumons en Alaska et même réparateur d'avions à réaction. Il enseigne aujourd'hui la menuiserie à Missoula, Montana. Cet État américain, qui forme le décor des *Arpenteurs* et donne lieu à de nombreuses évocations ensorcelantes, appartient à la géographie intime du romancier puisque celui-ci a grandi dans les environs de Great Falls. Depuis sa parution, *Les arpenteurs* a soulevé un concert d'éloges, nullement exagérés : le livre de Kim Zupan possède le côté à la fois sauvage et tendre, sombre et lumineux des grands romans américains.

Le ton du récit est donné dès le prologue. Un drame horrible s'y joue en quatre pages : le jeune Valentine Millimaki découvre dans une grange le cadavre de sa mère suicidée. Elle avait laissé une note, sans doute destinée à son père, mais que Val croit lui être adressée. Se figurant que sa mère lui a confié la responsabilité de l'affreuse découverte, il jure de ne pas la trahir. Voilà sans doute ce qui l'a poussé à devenir l'adjoint du shérif. Assisté de Tom, le chien pisteur, c'est souvent Millimaki qui ratisse la contrée à la recherche de disparus. En général, il les retrouve trop tard, mais il s'accroche à l'espoir de sauver le suivant. Sa fermeté d'âme n'échappe pas à John Gload, l'autre protagoniste du roman. Gload, 77 ans, est un tueur cruel et redoutable, que rien n'apparente à l'adjoint du shérif, si ce n'est son penchant pour la vie rurale. Récemment arrêté, Gload attend de subir son procès. Millimaki, astreint à la garde de nuit, s'assoit en face de lui et commence à l'écouter. Puis, de fil en aiguille, une troublante amitié se noue entre ces deux êtres que tout oppose.



Ce qui fait la valeur de ce roman, ce n'est pas seulement le sujet en or que tenait son auteur et qui lui a été inspiré par des faits réels. C'est aussi la grande efficacité de l'écriture, qui rappelle la *Trilogie des confins* de Cormac McCarthy par sa prose sèche mais fluide et la beauté crépusculaire du paysage.

Patrick Bergeron